



HAL
open science

De Chalcis à Qinnasrin

M.-O. Rousset

► **To cite this version:**

M.-O. Rousset. De Chalcis à Qinnasrin. Topoi Orient Occident. Supplément, 2014, Villes et campagnes aux rives de la Méditerranée ancienne. Hommages à Georges Tate, 12, pp.311-340. halshs-01661153

HAL Id: halshs-01661153

<https://shs.hal.science/halshs-01661153>

Submitted on 18 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE CHALCIS À QINNASRIN

La recherche sur le site de Chalcis/ Qinnasrin est en quelque sorte héritière des travaux de Georges Tate sur la Syrie du Nord, notamment de ceux qui concernent les questions de frontière et peuplement (TATE 1992a et b, 1996). Le programme développé par la mission syro-française de Qinnasrin¹ a pour but l'étude de la morphologie de la ville et de sa transformation, depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'époque médiévale. Un des objectifs principaux de ce programme est d'analyser l'impact de la conquête arabo-musulmane sur le territoire, le paysage architectural, les systèmes défensifs (murailles urbaines, citadelle de la montagne), les activités industrielles, l'habitat, la culture matérielle, etc., dans une région à la croisée des mondes nomade et sédentaire. La première phase des recherches conduites de 2008 à 2010, fondées avant tout sur les prospections² à Chalcis/ Qinnasrin / al-'Is, concerne essentiellement l'évolution topographique de la ville. Afin de replacer les résultats présentés ici dans leur contexte, je résumerai, dans une première partie, les principales étapes de la recherche sur le site et de son histoire.

I. Historiographie et histoire

Situé à environ 25 km au sud-ouest d'Alep, en partie recouvert par le village moderne d'al-'Is, le site de Chalcis/ Qinnasrin s'étend sur les derniers contreforts

-
1. Mission syro-française co-dirigée par M. Youssef Kanjou (DGAMS, Alep) et moi-même. Le travail s'est effectué en collaboration avec la DGAMS et le Département des Antiquités d'Alep. Je tiens tout particulièrement à remercier M. les Dr. Bassam Jamous, alors directeur général des Antiquités et Musées de Syrie, et Michel Al-Maqqissi, directeur des fouilles et études archéologiques, pour leur aide et leur soutien à la mission. Les campagnes de terrain ont été financées principalement par la commission des fouilles du MAE et la fondation Max van Berchem, avec le soutien du laboratoire « Islam médiéval » de l'UMR Orient & Méditerranée et de l'Institut National de Recherches en Archéologie Préventive (INRAP).
 2. La publication détaillée de ce travail est en cours : ROUSSET à paraître b. Cet article est une présentation synthétique des principaux résultats obtenus.

orientaux du Massif Calcaire de Syrie du Nord, bordés par le cours du Qwayq. Le sommet de la montagne qui le domine (le Jabal al-'Is) offre le meilleur panorama de la région, à la fois sur les terres cultivées de l'ouest et sur la steppe au sud-est.

Aperçu historiographique

La recherche archéologique à Chalcis/ Qinnasrin débute dès le XVIII^e s. L'un des premiers occidentaux à avoir identifié sur le terrain le site de l'ancienne Chalcis et proposé une description relativement détaillée de ses vestiges est l'Anglais Richard Pococke (POCOCKE 1745, p.148-150). Le 28 juillet 1738, il a passé la journée à Chalcis / « Old Aleppo » / Qinnasrin où il a « visité les antiquités de l'endroit ». Il mentionne la muraille de la ville, de dix pieds de large, pourvue de tours carrées, avec un ancien château dans sa partie sud, un bâtiment rectangulaire à l'extérieur au nord-est et une forteresse sur la haute colline qui la domine. Cette forteresse est pourvue de grandes citernes et d'une mosquée (qu'il pense avoir été une église dans un premier temps) à son point culminant. Il est également le premier à mentionner un aigle sculpté surmontant l'entrée d'une grotte. Sa description, curieusement ignorée par nombre de savants, correspond en tout point aux observations que nous avons effectuées sur le terrain, excepté pour la localisation de l'aigle sculpté, encore visible de nos jours au pied sud-est de la montagne et non au nord (cf. plus loin). Certaines parties proviennent de notes prises en 1740 par Arthur Pullinger, un marchand britannique érudit qui résidait alors à Alep (British Library, MSS4824, fol. 99). Entre 1745 et 1750, Alexander Drummond (consul britannique à Alep de 1754 à 1756) visite les ruines de Chalcis, qu'il surnomme également « Old Aleppo ». Pour lui, on ne peut même pas qualifier ce qu'il visite de ruines, car plus rien n'est debout. Il mentionne cependant le rempart de la ville, large de neuf pieds, qui enclôt une vaste surface, ainsi que la citadelle, entourée d'un double mur.

C'est également à cette époque que sont réalisés les premiers relevés de deux célèbres inscriptions grecques de l'Antiquité tardive, l'une en place sur la porte ouest de la ville, l'autre remployée dans une maison voisine. Le détail de la recherche épigraphique à Chalcis a été publié dans les *IGLS 2* et les travaux épigraphiques et architecturaux plus récents par Denis Feissel et Jean-Pascal Fourdrin (FEISSEL, FOURDRIN 1994, p.305, et FEISSEL 2009, p.84). La plupart des voyageurs passant à Qinnasrin se sont concentrés sur ces inscriptions.

Deux clichés photographiques, réalisés en 1899 par Max von Oppenheim, montrent que le village de Qinnasrin était à son époque presque désert. Leur auteur s'est avant tout attaché à faire le relevé des inscriptions et sa description du site est très succincte : un petit village de terre avec des maisons à coupoles, des tombes rupestres et les ruines d'une citadelle fortifiée (VON OPPENHEIM 1901, p.78-79).

Il faut attendre le XX^e s. et l'article de Paul Monceaux et Léonce Brossé, en 1925, pour trouver un premier plan de la ville, effectué lors d'une visite de reconnaissance du site par Léonce Brossé pour le compte du Service des

Antiquités, en 1919. Il ne s'agit que d'un croquis effectué de mémoire après la visite, mais la description qui l'accompagne est riche de détails. Au moment de sa visite, « les murailles de ses deux enceintes fortifiées, ville haute et ville basse, le tracé de quelques rues, des parties de monuments y sont encore très visibles » (p. 344) et le site était limité, vers l'est, par une rivière qui coulait entre le village et le Qwayq. Elle se jetait dans les marais du Mateq, beaucoup plus proches du site (ils sont indiqués sur le croquis) qu'ils ne le sont aujourd'hui (à une vingtaine de kilomètres au sud). C'est la mise en valeur agricole de la région, avec le creusement de canaux d'irrigation et de drainage, à partir de la fin des années 1940, qui a entraîné l'assèchement de ce secteur (JAUBERT *et al.* 2006, p. 176). Léonce Brossé décrit avec une relative précision le secteur des carrières et des nécropoles, en notant la variété des types d'extraction de la pierre. Il a relevé le plan d'un hypogée funéraire représentatif du modèle le plus courant sur le site (fig. 2, p. 349) et mentionne la découverte, dans une cachette, d'une statue en basalte maintenant conservée au musée de Damas (SEYRIG 1934). Ce secteur des nécropoles avait déjà été largement pillé en ce début du XX^e s.

Entre 1941 et 1943, Jean Lauffray, accompagné d'Antoine Poidebard, a effectué plusieurs missions afin de dresser le plan du site, publié, avec une courte note intitulée « Le plan de Chalcis ad Belum », dans *Limes de Chalcis* (MOUTERDE et POIDEBARD 1945, p. 8-9, pl. I). Sa description est brève car celle de Brossé était toujours exacte au moment de sa propre étude ; il précise cependant les dimensions des remparts et corrige certaines mesures comme la largeur du mur, de 2,30 m (contre 2,80 pour Brossé), la saillie des contreforts, de 7,50 m (et non « légère ») et l'espacement des tours, d'environ 44 m (au lieu d'« environ 25 m »). Le relevé de l'habitat moderne apparaît sur le plan, avec la localisation de fragments antiques, de chapiteaux, de puits et de citernes. Nous avons vérifié au tachéomètre le plan des murs relevés sur le sommet du tell ; il s'est avéré tout à fait fiable et quasiment exhaustif. Il est intégré au plan général du site (*Fig. 1*). Jean Lauffray a également relevé le plan du petit sanctuaire bâti sur le point culminant de la montagne qui domine le site, qu'il nomme « Nebi Îs » (MOUTERDE et POIDEBARD 1945, pl. V). Les murs arasés de part et d'autre témoignent d'une période de construction antérieure à l'état actuellement en élévation.

En 1998, une équipe internationale dirigée par Marianne Barrucand, Donald Whitcomb et Claus-Peter Haase a lancé un programme archéologique à Hadir/Qinnasrin. Lors de la première campagne sur le site voisin d'al-Hadir, une prospection a été réalisée à al-'Is, sur 6 secteurs « dans les champs avoisinant la zone du tell de Qinnasrin ». Mentionnée ailleurs comme « Tell Aswad est », la localisation exacte de la zone prospectée ne nous est pas connue. La céramique récoltée lors de cette visite a été étudiée dans un mémoire de maîtrise soutenu à l'université Paris IV (ACHARD 2000).

La mission archéologique syro-française à Qinnasrin a débuté en 2008 et les premiers sondages ont été effectués en 2009 et 2010. Ils ont été localisés dans le secteur nord-est, au-delà du tracé du mur d'enceinte byzantin, dans le but d'étudier l'évolution de la ville aux premiers siècles de l'Islam. Deux d'entre eux

sont en partie publiés (ROUSSET 2013, ROUSSET à paraître a; ROUSSET et ROCHETTE à paraître).

Remarques sur l'histoire de Chalcis et de Qinnasrin

Les sources textuelles sur l'histoire antique de Chalcis, en cours d'analyse par Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier et Jean-Baptiste Yon, sont, pour l'instant, peu loquaces et les synthèses sur cette question ne brossent qu'un tableau à grands traits : MONCEAUX et BROSSÉ 1925, p. 341-343 ; MOUTERDE et POIDEBARD 1945, p. 4-7 ; COHEN 2006, p. 143-145. Ce dernier propose une bibliographie assez complète sur plusieurs points de l'histoire de Chalcis à partir de l'époque hellénistique. L'histoire de la cité est mieux connue à partir de l'Antiquité tardive. Robert R. Phenix, dans son ouvrage *The sermons on Joseph of Balai of Qenneshrin* (2008), accorde une attention particulière à l'histoire culturelle de Chalcis à la période de la fin du IV^e et du début du V^e s. (p. 52-61), car Balai était probablement un chorévêque qui a servi dans le diocèse de Chalcis à l'époque de l'évêque Eusèbe. La période byzantine à Chalcis est connue grâce, entre autres, aux travaux de Pierre-Louis Gatier (1995, 2001) et de Glen W. Bowersock (2000, 2002). *L'Encyclopédie de l'Islam* (HONIGMANN 1927, ELISSÉEFF 1986) donne les grandes lignes de l'histoire de Qinnasrin à l'époque islamique ; on trouvera une synthèse sur l'histoire de la ville après la conquête dans ROUSSET 2008.

Les confusions toponymiques guettent à chaque grande période de l'histoire de Chalcis / Qinnasrin. Elle fut surnommée Chalcis du Bélus pour la distinguer de Chalcis du Liban, centre d'une principauté au sud d'Héliopolis / Ba'albek. Cette précision n'est pas toujours mentionnée dans les textes, d'où des interprétations divergentes de ceux-ci³. La mention la plus ancienne du toponyme « Qinnasrin » apparaît sur une inscription de Tiglat Pileser III, à Nimroud, sous la forme « URU QI-NA-AS-RI-NA » qui signifie « Qinnasrin de la steppe ». Ce souverain relate les expéditions qu'il a effectuées en Syrie durant son règne, entre 745 et 727 av. J.-C. (TADMOR 2007, p. 102 et suiv.). Comme dans de nombreux autres cas, ce nom, transmis de l'araméen à l'arabe, s'est perpétué jusqu'à l'époque moderne, avec ou sans continuité de l'occupation du site, en parallèle au nom grec. À partir du VI^e s., les sources syriaques mentionnent deux « Qenneshre » qui sont parfois confondus⁴. Si l'un correspond bien à la Chalcis byzantine, le second fait référence à un centre

3. Sur l'attribution à Chalcis du Liban ou Chalcis de Syrie de la principauté des Ituréens, de la patrie de Jamblique ou du royaume d'Hérode V dit Hérode de Chalcis, outre la bibliographie citée par COHEN 2006, voir les études de Götz SCHMITT 1982 et Julien ALIQUOT 1999-2003, p. 225-237, 268-269 ; ALIQUOT 2009, p. 3, 29-30, 35-37, 39, 41, 44, 46, 51, 53, 55, 57, 107, 183-185, 207, 211, 215, 231, 308-309 ; ALIQUOT 2010, p. 307 n. 7 ; ALIQUOT à paraître.

4. Par exemple dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (JANIN 1953).

monophysite important dont le monastère, fondé en 530, a fourni de nombreux évêques à l'Église jacobite (dont ceux de Chalcis / Qenneshre / Qinnasrin). Cet endroit est localisé dans la vallée de l'Euphrate, non loin de Jerablus. Pour ce qui concerne l'époque islamique, la difficulté dans l'interprétation des textes vient principalement de deux faits : d'abord, le toponyme « Qinnasrin » peut désigner aussi bien la ville que son territoire, dont l'étendue géographique varie selon l'époque ; ensuite, sur les 25 villes que compte cette région à l'époque médiévale, deux agglomérations distinctes portent presque le même nom : Qinnasrin et Hadir Qinnasrin (d'après Ibn Shaddad, EDDÉ 1984, p.3). Cette dernière a été identifiée à tort au village moderne d'al-Hadir, non loin de celui d'al-'Is (ROUSSET 2012, p.15-17 et 68-72).

*Repères chronologiques*⁵

À l'époque séleucide, Chalcis pourrait avoir été le chef-lieu d'une satrapie parmi les quatre qui composent la Séleucide, avec Cyrhus, Antioche et Apamée. Ces quatre implantations bordent le Massif Calcaire de Syrie du Nord, grossièrement selon les points cardinaux, Chalcis étant la plus orientale. L'identification de Chalcis avec le site sous le village actuel d'al-'Is est assurée par les étapes représentées sur les routes de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire Antonin. Chalcis joue un rôle notable dans l'histoire, dès l'époque séleucide, comme forteresse faisant face aux nomades.

À l'époque romaine, elle paraît avoir été florissante. La Chalcidique est, selon Pline, l'une des régions les plus fertiles de Syrie. La cité de Chalcis, sur la route d'Antioche à Béroée (Alep), sert de base aux forces romaines qui tiennent en respect les Parthes et les tribus du désert.

L'importance de Chalcis s'accroît à la fin de l'Antiquité et la ville devient l'une des métropoles de la province de *Syria Prima*. Le « désert de Chalcis » est décrit par Théodoret, évêque de Cyrhus, comme un grand centre monastique et érémitique sous le règne de Constance (337-361) et à la fin du IV^e s., à l'époque de saint Jérôme, le monachisme s'est établi dans toute la région.

À l'époque byzantine et particulièrement sous Justinien, Chalcis est un point stratégique important, dans la lutte contre les invasions perses qui se multiplient : en 529, 531, 540. En 550, Justinien, à la suite des raids et des dévastations du Sassanide Chosroès, fait remettre en état les fortifications de Chalcis.

À l'époque islamique, la ville reprend son nom ancien de Qinnasrin. Elle est conquise en 637 après l'expiration d'un traité d'un an qui garantissait la protection des régions nord de la Mésopotamie. Le *jund* de Qinnasrin est une entité administrative créée par Yazid I^{er} (680-683) en détachant une partie du *jund* de Homs. La fonction militaire du lieu, affirmée depuis l'époque hellénistique, est dès lors attestée à Qinnasrin jusqu'au XII^e siècle. À l'époque omeyyade, la

5. D'après les références précédemment citées.

ville est le lieu de rassemblement des tribus arabes chrétiennes confédérées, alliées aux musulmans. À l'époque abbasside (IX^e-X^e s.), elle fait partie des bases arrières d'où sont lancées les campagnes contre l'Anatolie byzantine, à l'instar de Raqqa. Les textes parlent de Qinnasrin comme d'une ville riche, au centre d'une région agricole très fertile. Ils font état de son abandon, en tant que capitale régionale, au milieu du X^e siècle, suite aux dévastations des Byzantins sous la conduite de Nicéphore Phocas. Une grande partie de la population va alors se réfugier à Alep. Cependant, aux époques seljoukide et zenguide (XI^e-XII^e s.), la fonction militaire est de nouveau attestée avec la mention de la refortification de la ville et de son rôle de base arrière au moment des Croisades. À partir du XIII^e s., seul un caravansérail est mentionné à Qinnasrin, comme halte sur la route Alep / Damas. Qinnasrin tombe ensuite dans l'oubli...

II. L'évolution morphologique de Chalcis/ Qinnasrin

Les travaux réalisés à al-'Is sont de plusieurs types. Un plan topographique précis de l'ensemble du site a été dressé, en intégrant les éléments de la voirie et des constructions actuelles⁶. La prospection pédestre a été effectuée en fonction des éléments topographiques : chaque relief, chaque secteur d'aspect particulier a été visité, décrit, photographié et a fait l'objet d'un ramassage de matériel, le plus souvent de la céramique. Les secteurs représentés sur les cartes de répartition correspondent aux zones des prélèvements qui ont été repérées grâce aux images aériennes *Google Earth*, très précises sur la région (*Fig. 1*). La céramique a été ramassée en tant que témoin de la datation, et non dans le but d'établir des statistiques sur l'intensité de l'occupation, car nous avons privilégié l'identification des composantes et de la nature des différents secteurs (par exemple les dépotoirs). Les cartes obtenues font par conséquent apparaître uniquement la présence/absence de la période concernée (*Fig. 2*). Un inventaire des blocs architecturaux conservés dans le village a été réalisé et toutes les maisons qui pouvaient l'être ont été visitées, les blocs antiques qu'elles contenaient décrits et photographiés. La prospection géophysique a été menée sur les secteurs qui s'y prêtaient, c'est-à-dire avec une pente limitée, déterminés en fonction des observations de surface. Elle a été réalisée au moyen d'un gradiomètre à Césium⁷. Enfin, lorsque cela était

6. La majeure partie de ce plan a été réalisée par des ingénieurs de l'Institut Géographique National, Marie-Cécile Bosert et Bénédicte Depeux. Les données du cadastre ont été numérisées par Marie Rochette (Inrap) et l'ensemble a été uniformisé par Damien Laisney, topographe à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée de Lyon.

7. L'appareil a été manipulé par Yves Bière (université de Besançon) qui a édité les cartes sur le logiciel *Surfer*. Suivant les campagnes, le gradiomètre a été prêté par le laboratoire Sisyphé de l'Université de Jussieu, que je remercie, ou loué à l'UMR Archéorient de Lyon.



Fig. 1 – Chalchis/ Qinnasrin. Localisation des secteurs prospectés
(M.-O. Rousset d'après une image *Google Earth* du 22 mars 2010).

La zone grisée correspond à l'emprise du site estimée avant les prospections.

possible, un suivi des activités de construction dans le village actuel a été conduit, avec nettoyage, relevé et description des vestiges.

Plusieurs zones ont pu être identifiées (*Fig. 3*), correspondant chacune à un type d'installation particulier : au sud, le tell-acropole et ses environs, le village actuel qui recouvre une partie du site, la ville byzantine et ses remparts, le quartier nord-est, encore libre de construction récente, la zone des carrières et nécropoles et, enfin, la colline du Jabal al-'Is qui domine l'ensemble (ROUSSET 2012 ; ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010 ; ROUSSET *et al.* 2011 ; ROUSSET *et al.* 2012).

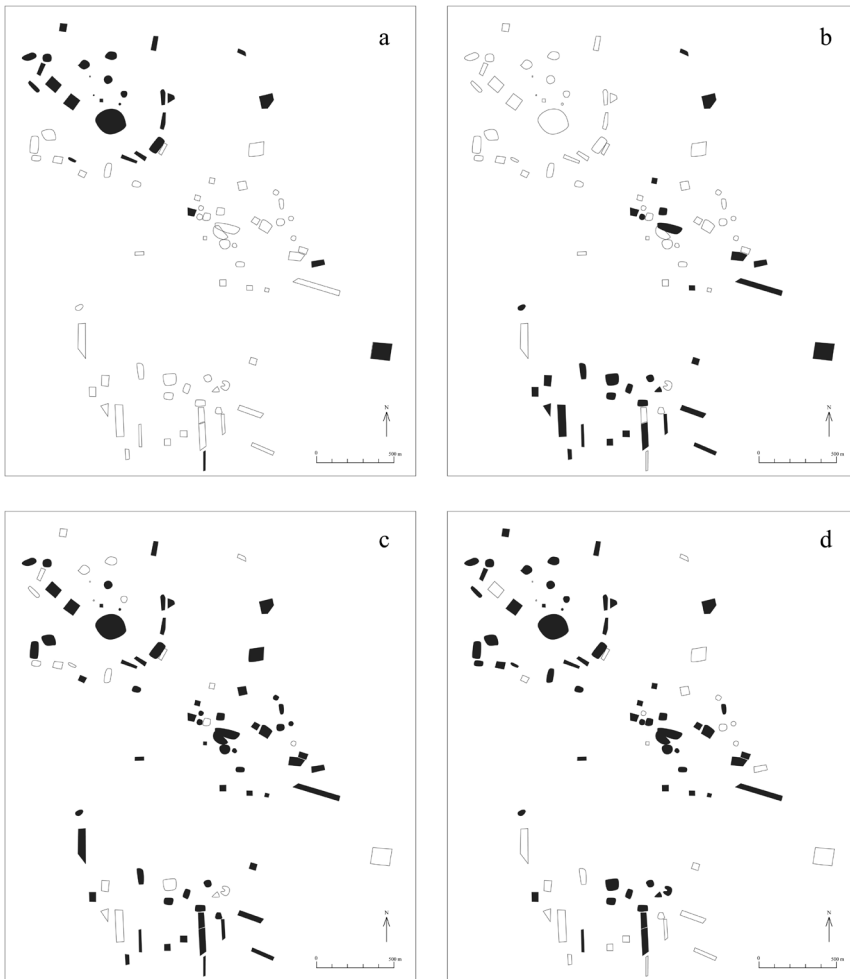


Fig.2 – Cartes de répartition de la céramique ramassée, par périodes chronologiques (M.Rochette, M.-O.Rousset). a : âge du Bronze, b : époques hellénistique et romaine, c : époque byzantine, d : début de l'époque islamique.

L'implantation ancienne

La période la plus ancienne attestée archéologiquement est celle de la transition entre l'âge du Bronze ancien et l'âge du Bronze moyen. Elle correspond à l'établissement d'une vaste nécropole, sur le sommet et les pentes du Jabal al-'Is. Les occupants de ces tombes ont vécu dans de petits hameaux au bord du Qwayq et probablement aussi sur le tell (*Fig. 2a*). Cette époque pourrait être

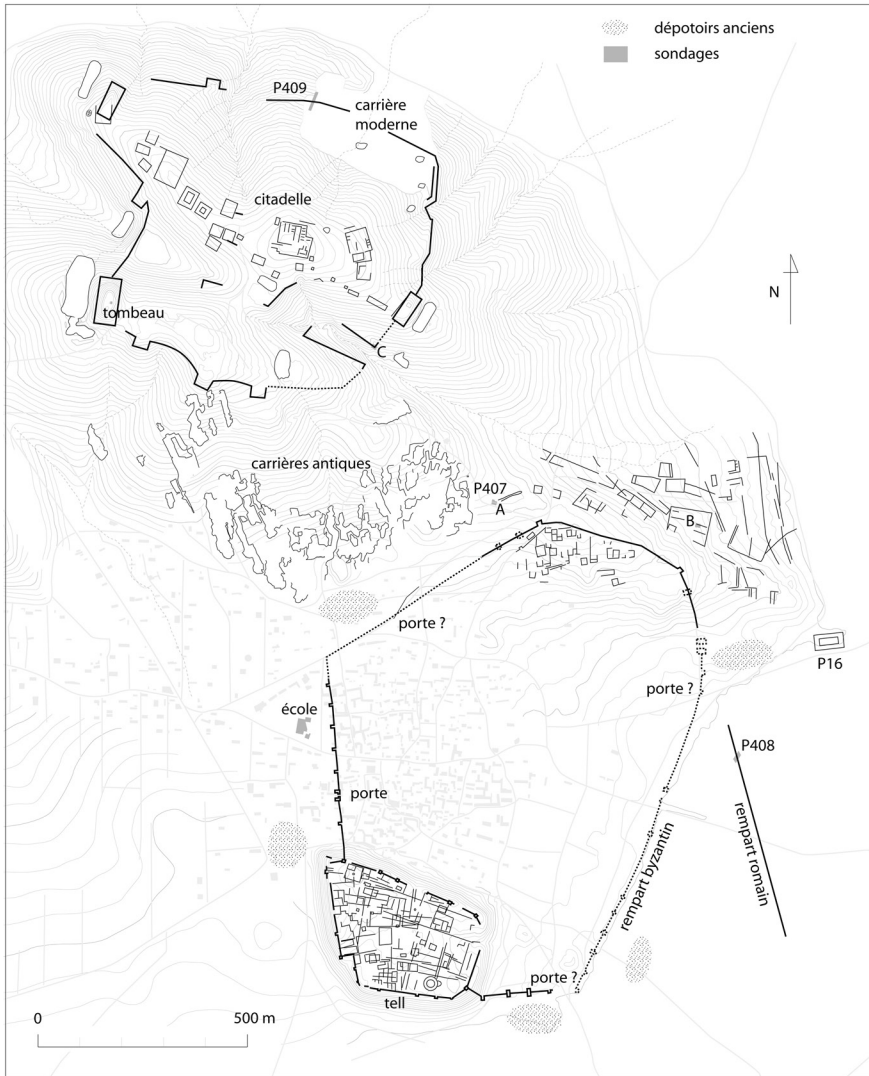


Fig.3 – Plan général de Chalcis/ Qinnasrin (M.-C. Bosert, B. Depeux, D. Laisney, M. Rochette et M.-O. Rousset).

également celle de l'édification d'une première fortification sur le sommet de la montagne et de la construction, à l'intérieur, de bâtiments. En effet, l'un des résultats les plus importants obtenus par la mission archéologique syro-française a été la découverte, sur cet emplacement stratégique majeur, d'une forteresse édifée au début de l'époque islamique (voir plus loin). La construction, qui fait appel à plusieurs types d'appareils, pourrait s'appuyer sur des vestiges antérieurs. C'est ce que semble indiquer un mur de brique crue observé dans une coupe fortuite, sur le

côté nord-ouest de la carrière moderne qui entaille la montagne (en P409, *Fig. 3*). Ce mur, large de plus d'une dizaine de mètres, repose directement sur la roche et pourrait avoir été réutilisé comme soubassement pour le rempart de pierre tardif. À l'intérieur de la forteresse, la prospection géomagnétique a mis en évidence plusieurs bâtiments bien distincts les uns des autres (BIÈRE et ROUSSET 2009). Une partie d'entre eux au moins a été construite à l'âge du Bronze, comme l'indique la céramique ramassée dans des sondages clandestins, qui ont fait apparaître des niveaux stratifiés associés à des murs. La présence d'une forteresse du Bronze Moyen à Qinnasrin pourrait correspondre à un type d'implantation mis en évidence dans la région des Marges arides, au sud-est de ce site⁸. Nous y avons observé, à la lisière est du Jabal al-'Ala, un réseau de forteresses de l'âge du Bronze Moyen. Construites en basalte ou en brique crue, elles sont régulièrement espacées (tous les 13 à 19 km) et visibles l'une de l'autre car elles sont situées sur des points hauts, avec vue panoramique. Elles dominent la zone de steppe à proprement parler. La forteresse de Qinnasrin répond à ces mêmes critères géographiques et stratégiques. En revanche, elle serait beaucoup plus grande que les autres (qui font entre 115 m et 230 m de côté) puisqu'elle mesure environ 700 m de largeur.

Un grand nombre, sinon la quasi totalité des tombes de la nécropole de l'âge du Bronze, ont été pillées. Elles étaient creusées dans la roche, en forme de cloche, avec un puits d'accès circulaire vertical (plus rarement latéral) fermé par un bouchon de pierre. Certaines ont été détruites par la carrière moderne qui a exploité, de 2004 à 2010, la pierre du flanc est du massif (*Fig. 10*). Les déblais de la tombe P70 ont été entièrement tamisés ; ils ont livré une épingle en bronze et des perles en fritte, cristal de roche et cornaline (BOVAGNE à paraître). La céramique est représentative de l'âge du Bronze Moyen (KEPINSKI à paraître). Certains lots de céramique ramassés ailleurs dans le secteur des nécropoles sont attribuables à la période de transition entre l'âge du Bronze Ancien et l'âge du Bronze Moyen. Enfin, deux sceaux cylindres, trouvés également dans ce secteur des tombes, sont contemporains de la céramique (AL-MAQDISSI à paraître).

L'urbanisme hellénistique et romain à Chalcis

Parmi les observations effectuées sur le site, plusieurs permettent de dresser une première synthèse sur la morphologie de l'agglomération, entre la première phase de construction et le III^e s. apr. J.-C., sans pouvoir établir de chronologie plus précise à l'intérieur de cette grande phase (*Fig. 2b*).

8. Mission de prospection géographique et archéologique dirigée par Bernard Geyer (CNRS, Archéorient), à laquelle j'ai participé en tant qu'archéologue, aux côtés d'Yves Calvet (CNRS, Archéorient). L'emprise de la région prospectée correspond à la carte de Salamyia au 1 : 200 000^e, Qinnasrin se situant dans l'angle nord-ouest de cette carte.

L'occupation des époques hellénistique et romaine est essentiellement localisée dans le secteur du tell et de ses environs, au sud-ouest. La céramique la plus ancienne récoltée dans ce secteur date du II^e s. av. J.-C. (ÉLAINNE à paraître). Si elle tend à infirmer la thèse de la fondation de la ville par Séleucos I^{er}, elle atteste par contre sans ambiguïté d'une occupation de la fin de l'époque hellénistique, ce qui correspond à l'époque de Diodote Tryphon, l'usurpateur séleucide qui a fait de Chalcis ou de sa région l'une de ses bases dans les années 140 av. J.-C. ; c'est aussi le moment où, pense-t-on, les Séleucides ont ouvert un atelier monétaire sur place⁹. La concentration de la céramique dans les environs du tell et sur ce dernier montre que l'occupation de cette période est de nature militaire et correspond à la fortification d'un tell archéologique préexistant, avec l'édification d'un mur renforcé de tours, au sommet, muni d'une entrée au sud-ouest. Cette dernière était située dans l'angle formé par un décrochement du mur du rempart (*Fig.3*). Un bloc de grande taille (un demi-seuil ou un linteau), muni d'une crapaudine, est encore présent à cet endroit et provient sans doute de la porte. L'hypothèse de l'accès ancien à cet emplacement est confirmée par les résultats de la prospection géophysique, qui montre des éléments de voirie et de bâtiments, dans la partie ouest du tell, orientés selon un axe provenant de cette entrée (*Fig.4*). Ils sont différents des alignements de la partie orientale, organisés en fonction de l'accès tardif, probablement byzantin, de ce côté. Le premier établissement hellénistique pourrait avoir été une forteresse, au pied de laquelle un quartier s'est peu à peu développé, à moins que le matériel de cette époque ramassé au sud-ouest du tell ne corresponde qu'à des dépotoirs formés par les débris rejetés à l'extérieur. Une prospection géophysique dans cette partie devrait apporter des éléments de réponse.

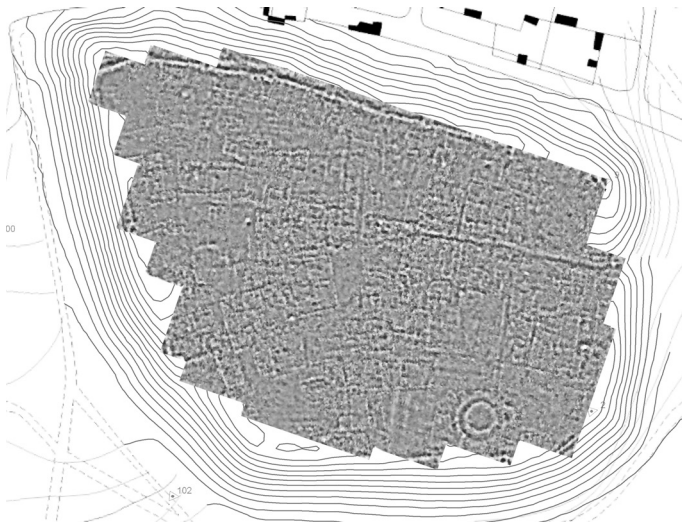


Fig. 4 –
Prospection
géomagnétique
sur le tell
(Y. Bière,
M.-O. Rousset).

9. HOUGHTON, LORBER et HOOVER 2008, p. 329.

Les éléments de compréhension de la structure urbaine à l'époque romaine sont plus rares mais non dénués d'intérêt. Des vestiges d'un plan hippodamien pourraient avoir été préservés dans les constructions postérieures, et jusque dans la trame des rues actuelles (*Fig. 1*). Le plus évident d'entre eux est l'accès au village, depuis Alep, que nous nommerons 'axe principal'. La route descend du Jabal al-'Is, depuis le col, en droite ligne jusqu'au cimetière actuel, à l'ouest du tell. Le prolongement de cette voie vers le sud pointe sur l'entrée de la fortification primitive. Avant d'arriver au cimetière, cette rue oblique à angle droit vers le sud-ouest. Si on se replace dans une échelle régionale, la direction générale est celle d'Apamée. Ce deuxième axe se prolonge au-delà du site, vers le nord-est, par une piste qui longe un bâtiment rectangulaire isolé, P16. L'orientation des constructions mises en évidence par la prospection géophysique, dans le secteur nord, à l'intérieur du rempart byzantin, s'accorde avec cet axe et non avec le tracé du rempart dans ce quartier (*Fig. 3*). Elle pourrait résulter de la trame antérieure sur laquelle elle s'aligne. Un autre élément curieux du cadastre actuel est le plan de la cour de l'école, triangulaire. Le côté est est aligné sur le rempart byzantin, encore en élévation dans ce secteur. Le côté nord-ouest est aligné sur une rue dans le prolongement du segment nord-ouest du rempart byzantin. Enfin, le troisième côté reprend le tracé d'une piste visible sur les images aériennes de la fin des années 1950 (*Fig. 5*). La voie au nord-ouest est perpendiculaire à l'axe principal et proviendrait du cadastre antique. Elle est également visible sur les photographies aériennes de 1958, antérieures aux constructions.

D'autres traces s'insèrent dans ce système : au sud-ouest, le site est limité par une légère différence de niveau et de nature du terrain (couleur, présence de matériel archéologique), parallèle à l'axe principal. Sur les images aériennes, une sorte de trace angulaire, dans le prolongement de la précédente, est visible ; nous n'avons pu la repérer sur le terrain, ce secteur étant irrigué et cultivé chaque fois que nous y sommes allés. La limite est du site (déterminée d'après la topographie et la présence de matériel) est elle aussi grossièrement parallèle à l'axe principal. La prospection géophysique réalisée dans le secteur nord-est montre plusieurs lignes dont certaines pourraient appartenir à ce même réseau.

En P408, le creusement d'un canal, en 2010, a fait apparaître, à environ -1 m, un mur de 2,70 m de largeur, alors qu'aucun relief n'était visible en surface (*Fig. 6*). En revanche, l'emplacement et l'orientation de ce mur correspondent à une ligne claire, bien visible sur les images aériennes, qui se prolonge de part et d'autre de ce sondage sur 850 m environ. Ce mur est constitué de deux parements en pierre calcaire taillée qui contiennent un blocage intérieur de petites pierres calibrées. Il a été arasé à une époque ancienne et était recouvert d'une couche de terre végétale contenant de la céramique attribuable au III^e s. apr. J.-C. Il pourrait par conséquent s'agir d'un rempart de la ville romaine, détruit à un moment où la surface de cette dernière a été réduite.

Lors de la construction de nouveaux bâtiments dans la cour de l'école, en 2009, de grandes excavations ont été pratiquées par les autorités locales. Nous avons pu en profiter pour nettoyer et relever deux grandes coupes stratigraphiques



Fig.5– Vue aérienne du site de Chalcis/ Qinnasrin (1958).



Fig.6– Mur du rempart oriental dans le sondage P408 (cliché M.-O.Rousset).

perpendiculaires (ROUSSET *et al.* 2011, fig.7). Cette étude a montré qu'à l'époque romaine (la plus ancienne représentée là), il n'y avait pas, dans ce secteur, de construction mais une occupation sous la forme de petites fosses. Il semblerait donc que l'intérieur du périmètre défini pour l'occupation hellénistique et romaine n'ait pas été entièrement bâti à cette époque, ni à aucune autre avant l'époque moderne.

Entre le village moderne et la montagne se trouve une vaste zone de carrières et de nécropoles, qui marque la limite nord de la ville antique. Les carrières ont été utilisées dès la fin de l'époque hellénistique et à l'époque romaine, comme en témoigne un fragment de tambour de colonne de 0,90 m de diamètre découvert sur le sol d'une carrière, sous des déblais anciens (BESSAC à paraître). Elles restent en activité jusqu'à l'époque islamique et fournissent la pierre calcaire qui a servi à édifier les fortifications et monuments de la ville. Plusieurs carrières ont détruit des tombeaux rupestres antiques, dont certains portaient des inscriptions ou des décors sculptés, comme celui qui a été en partie dégagé en P407 (BOVAGNE et ROCHETTE à paraître). Là, les trois côtés visibles d'une salle rectangulaire ou d'un *dromos* sont décorés chacun d'une sculpture encadrée d'un décor architectural (pilastres et arc) qui représente un aigle debout, un personnage masculin allongé sur un lit de banquet et, en face de ce dernier, un groupe composé d'une femme et d'un enfant (ROUSSET 2012b, fig.4). Les motifs et le style de la représentation sont très proches de l'art funéraire palmyrénien et aussi de celui du moyen Euphrate. Les tombeaux sont le plus souvent en forme d'hypogée, avec escalier d'accès et chambre centrale entourée de trois alcôves pourvues de *loculi*. L'un d'eux a été relevé par Léonce Brossé (MONCEAUX et BROSSÉ 1925, fig. 2). C'est dans ce même secteur, dans une de ces « grottes » non loin de l'angle nord-ouest du rempart, que BROSSÉ avait trouvé en 1919 une statue fragmentaire en basalte, conservée au musée de Damas. Elle est datée entre le 1^{er} s. av. J.-C. et l'époque de Claude (milieu du 1^{er} s. apr. J.-C.), et représente un dieu cuirassé avec des houseaux à la palmyrénienne (MONCEAUX et BROSSÉ 1925, p.348; SEYRIG 1934, pl. XXI; 1970, p.94-95). Plusieurs blocs antiques, inventoriés dans le village actuel, sont attribuables à cette phase de la ville de Chalcis, parmi lesquels un fragment de statue en porphyre, une colonne monolithe en granite rose (de 4,70 m de long par 0,57-0,61 m de diamètre selon le galbe ; elle sert de banc devant la grande mosquée) et des fragments de plusieurs colonnes en granite gris dans les maisons proches de la mosquée. Enfin, un bassin circulaire en basalte, portant une inscription grecque inédite (en cours de déchiffrement par Pierre-Louis GATIER à paraître) sur la moitié de sa face extérieure, a été retrouvée dans la cour d'une maison. Il pourrait s'agir d'une cuve à usage cultuel, du 1^{er} s. apr. J.-C. La présence de ces vestiges montre qu'au moins un grand monument a été édifié à l'époque romaine à Chalcis, probablement un édifice religieux, non loin de l'intersection des grands axes de circulation de la ville.

Ces résultats confirment le principe d'évolution mis en évidence ailleurs en Syrie (WILL 1989, LERICHE 2000) selon lequel les fondations hellénistiques seraient avant tout militaires. Il y aurait d'abord une citadelle / forteresse, puis une ville de

plan hippodamien. Dans le cas de Chalcis, la surface de cette dernière, en fonction des éléments décrits plus haut, correspondrait à un trapèze de 1450 m (côté est) x 1150 m (côté sud) x 1220 m (côté ouest) x 1450 m (côté nord), soit environ 170 ha. Si l'on compare avec la superficie estimée des agglomérations qu'Ernest Will considérait comme des fondations hellénistiques (WILL 1989, p.474), Chalcis serait tout à fait dans la norme¹⁰. À l'intérieur des remparts, seule une partie du terrain aurait alors été bâtie. C'est peut-être ce qui a entraîné la réduction de la surface de la ville *intra muros* à la phase suivante.

La Chalcis de l'Antiquité tardive

Les IV^e-VI^e s. correspondent à l'extension maximale de l'agglomération de Chalcis. En effet, les trois quarts des secteurs prospectés ont livré des tessons datables de cette période. La présence humaine durant l'Antiquité tardive est ainsi attestée sur le tell et dans ses environs, avec cependant un abandon des secteurs au sud-ouest de l'acropole, de la totalité du secteur nord et d'un peu plus de la moitié des secteurs de la montagne (*Fig. 2c*).

La datation de la reconstruction de la muraille de la ville de l'Antiquité tardive est donnée par l'inscription en place sur la porte ouest et également par Procope de Césarée (FEISSEL et FOURDRIN 1994, p.305 ; FEISSEL 2009, p.84). Comme d'autres villes de Syrie du Nord, Chalcis a été refortifiée après les destructions des Perses, par Justinien, en 550-551. À partir du rempart ouest, dont certaines parties subsistent en élévation dans les maisons modernes, et du rempart sud, dégagé à une époque indéterminée, il est possible de restituer le tracé de la muraille, dont la trace est visible sur les photographies aériennes. De plan polygonal, les fortifications ont été totalement prélevées au nord et à l'est et il n'en reste là qu'une dépression plus ou moins marquée. Au nord-ouest, le rempart est visible sous la forme d'une butte longiligne, dans le prolongement de la route actuelle au nord de l'école (cf. ci-dessus). La totalité de la surface enclose par les remparts s'élève à environ 75 ha soit la moitié de la ville antique. Au plan tel qu'il avait été relevé par Jean Lauffray (MOUTERDE et POIDEBARD 1945, pl. I) peuvent être rajoutés plusieurs éléments. Il a pu y avoir une autre porte, sur le segment nord-ouest, car un demi-linteau portant une inscription similaire à celle de la porte ouest a été retrouvé, parmi d'autres blocs, non loin du tracé du mur (*Fig. 7*). De plus, on note la présence de gros dépotoirs (dont P91) au-delà de l'enceinte et au pied des carrières. Ils ont sans doute été constitués par l'accumulation des déchets des habitants de la ville, qui étaient entreposés non loin de l'accès. L'observation des coupes dans la cour de l'école, également *extra muros*, nous apprend que l'occupation est de nature non résidentielle. Il s'agissait alors d'une zone de rejets et de petits enclos.

10. Selon Ernest Will, la fondation hellénistique d'Antioche est estimée à 150 ha, celle d'Apamée à 250 ha, celle de Damas à 135 ha et celle de Laodicée à 225 ha (170 ha sans le port, d'après SAUVAGET 1934, p. 128).

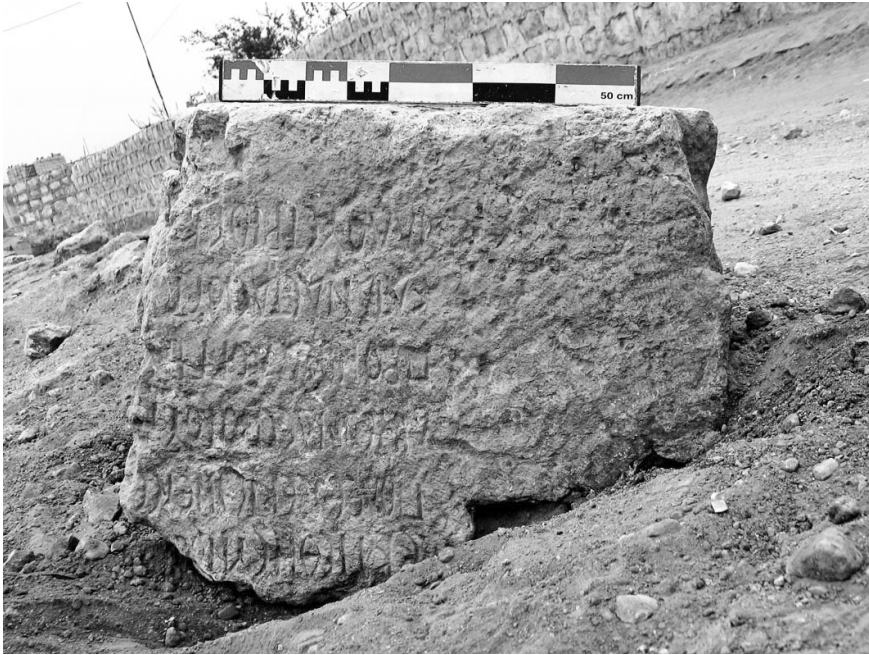


Fig. 7– Demi-linteau sur le segment nord-ouest du rempart byzantin (cliché M.-O.Rousset).

Lors de la prospection géomagnétique menée dans le secteur nord, le tracé du rempart disparu a été mis en évidence, ainsi que deux tours rectangulaires, chacune à une extrémité du segment nord. La présence d'autres tours intermédiaires n'est pas exclue, mais pas aussi bien rendue par la réponse magnétique. Les constructions à l'intérieur de la ville semblent avoir été assez denses, comme le montre la carte magnétique (ROUSSET *et al.* 2011, fig. 4). Cependant, tout le quartier à l'extérieur du rempart, jusqu'à la plaine au nord-est, a été également occupé mais de manière plus extensive qu'à l'intérieur. Les constructions repérées correspondent à des bâtiments associés à des enclos, formant des unités de grande taille qui restent difficiles à attribuer à la seule Antiquité tardive, dans la mesure où les périodes omeyyade et abbasside sont elles aussi bien représentées dans ce secteur. Cependant, la présence, dans le sondage A, de murs associés à des niveaux byzantins et, dans le secteur B, d'un état antérieur au bain du début de l'époque islamique atteste de constructions de cette période. Une occupation de nature artisanale est attestée dans le secteur nord avec l'observation, en surface et sur la carte géomagnétique, d'une vingtaine de fours de potiers, dont certains produisaient des imitations de sigillées tardives phocéennes et d'amphores importées. Le sondage A, implanté dans une zone recouverte de nombreuses scories vitreuses (ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010, fig. 7, p. 282), témoigne, quant à lui, d'une industrie liée à l'exploitation de la soude végétale, production de

cendres pour savonneries (ou autres) ou fabrication de verre primaire aux cendres. Cette activité est attestée à l'époque byzantine et au début de l'époque islamique.

L'accès vers le quartier nord devait s'effectuer par une porte, au nord de la ville. Si elle existait, il se peut que le quartier nord ait également eu une vocation économique, en tant que lieu de déchargement des marchandises issues du commerce caravanier (un *hadir*¹¹). Le quartier méridional extérieur pourrait lui aussi avoir joué le même rôle et une porte pourrait avoir existé dans l'angle sud-est de la muraille, non visible en surface. La présence de gros dépotoirs extérieurs (P12) implique qu'il y ait eu une sortie de ce côté.

On pourrait logiquement restituer une quatrième porte à l'est, dans les environs de l'intersection du rempart romain et du rempart byzantin, sur l'axe de circulation qui, après avoir traversé la ville, rejoint la porte ouest (environ 100 m au nord du secteur P408). La présence d'une haute butte noire, située à une centaine de mètres au nord-est pourrait confirmer cette hypothèse. En effet, à l'extérieur de l'enceinte et près de chacune des quatre portes que nous restituons, se trouve un gros dépotoir, repéré en prospection (portes nord, est et sud) et sur les photographies aériennes anciennes (porte ouest). Il s'agit là du lieu où étaient entreposés les détritiques et rebuts des habitants, non loin de leur point de sortie, à l'extérieur de la cité. Ces poubelles antiques étaient constituées de manière organisée car elles ont été accumulées sur une seule grosse butte, disposée sur un seul côté de la voie d'accès, à l'ouest ou au nord de celle-ci. Ces quatre portes sont situées sur les axes principaux du réseau urbain de la période précédente.

Extra muros, en dehors des *hadirs* et des gros dépotoirs, nous avons observé deux bâtiments isolés (P63 et P99), visibles sur les photographies de 1958 (Fig.5). Le premier comportait un tapis de mosaïque, de 8 x 11 m, avec un fragment polychrome en place, lié à une cuve rectangulaire en calcaire de 2,03 x 1 m, enterrée. Le décor de la mosaïque est composé d'une coupe avec un pain et d'une corbeille. Une autre cuve de dimensions proches (1,73 x 0,85 x 0,70 m), qui n'était pas à sa place d'origine, a été observée à quelques dizaines de mètres de la première. L'intérieur était recouvert de plaques de marbre. L'abondance des amphores importées dans ce secteur laisse penser que les habitants du lieu étaient prospères. Sur le second secteur (P99), à environ 500 m à l'ouest de la ville, des restes de mosaïque en verre auraient été trouvés lors du creusement des fondations de la maison moderne qui recouvre en partie une petite butte. Isolés, avec un matériel riche, ces deux bâtiments pourraient correspondre à des monastères – on sait que certains monastères s'installaient non loin des agglomérations pour bénéficier d'un approvisionnement par les fidèles (PATRICH 1994, p.24). Georges Tchalenko (1953-1958, III, p.103) mentionne un monastère de Mar David à Qinnasrin/Chalcis ainsi que cinq autres couvents monophysites.

11. C'est ce terme qui a sans doute glissé de ce lieu jusqu'à l'établissement connu sous le nom moderne d'al-Hadir, à 4 km à l'est d'al-'Is (ROUSSET 2012).

Intra muros, dans la ville, un seul bâtiment se laisse deviner ; l'inventaire des blocs architecturaux a permis de mettre en évidence une concentration de blocs de basalte taillés qui semble indiquer la présence d'une église au centre de la ville byzantine, blocs parmi lesquels une inscription syriaque mentionne le nom d'un prêtre (ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010, fig. 14, p.288 ; YON à paraître).

L'aménagement le plus évident réalisé durant l'Antiquité tardive est le remaniement de l'acropole, avec l'édification à l'est d'une entrée monumentale, qui donne sur la ville. C'est peut-être également à cette même époque qu'un glacis a été installé sur ses pentes. Les flancs du tell sont abrupts et très réguliers, y compris du côté sud-ouest, où se trouvait l'accès primitif. La présence d'un long tas de déblais en contrebas, parallèle à la pente, indique qu'elle a très probablement été retaillée dans ce secteur pour aménager le glacis. Celui-ci a pu être édifié en même temps que les fortifications de la ville, c'est-à-dire au plus tard à l'époque de Justinien. Cependant, dans la mesure où l'inscription en place mentionne la reconstruction des remparts, on peut supposer qu'une fortification préexistait. La situation de l'acropole byzantine, dans un angle de la fortification urbaine, nécessitait le renforcement de ses défenses extérieures, sur les côtés sud et ouest. Un double mur, observé au sommet du tell sur ces deux côtés, pourrait correspondre à un état antérieur de la fortification, mais aussi à une défense supplémentaire installée ou conservée au moment du retrait de la ville dans les remparts actuellement visibles. La carte géomagnétique (*Fig.4*) montre un réseau de voirie aligné sur l'axe qui conduit à la porte est ainsi qu'un édifice circulaire, dans l'angle sud-est du tell. Entouré d'un enclos rectangulaire de 150 x 80 m (longueurs maximales) qui s'appuie contre les murailles sud et est, peut-être doublé d'un portique, le bâtiment est composé de deux cercles concentriques de 35 m et 22 m de diamètre. Une abside semi-circulaire, d'environ 14 m de largeur, fait saillie vers l'est. Des traces arrondies sur le pourtour du cercle extérieur suggèrent la présence d'absidioles. L'espace entre les cercles et le mur de l'enclos semble peu construit ; il paraît logique d'interpréter l'édifice central comme une église. En effet, bien que rare, ce plan circulaire est connu en Syrie du Nord au VI^e s. (LASSUS 1947, p.150-155). C'est peut-être de cette construction sur l'acropole qu'il est question dans un épisode des vies des moines Alexandre (fin IV^e – début V^e s.) et Rabbula (412-435). Alexandre, après sa rencontre avec Rabbula à Chalcis, où ce dernier résidait, aurait incendié le temple des dieux ancestraux, sur une colline ou une montagne. Un autre texte mentionne, entre 373 et 431, une église nouvellement construite dans la ville de Qinnasrin, elle aussi sur une montagne, peut-être sur le même emplacement (GATIER 1995, p.445-446).

À côté des aménagements urbains précédemment décrits, sur la colline qui surplombe le site au nord, au-delà des carrières et nécropoles se trouvent des vestiges d'un établissement. Sur le pourtour de l'éminence, au niveau de la rupture de pente, des cavités sous roche ont été creusées dans les bancs de calcaire meuble, sous le niveau de calcaire dur du sommet (ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010, fig.11, p.285). La cavité, composée d'une ou de plusieurs pièces, est éclairée par un puits de lumière, orifice arrondi percé dans la couverture. Elle est accessible par un

dromos à escalier (P52) ou par le côté (P44 et à l'est de P56). Dans ce cas, les déblais de creusement ont été disposés en avant de l'entrée, comme une barrière de protection. À plusieurs reprises, les cavités ont été détruites lors de l'édification des murs de la forteresse (cf. plus loin). L'une d'elles, en P52, porte une croix gravée sur le linteau de l'entrée. J'avais, dans un précédent article, comparé ces cavités à celles mises en évidence dans la zone des marges arides au sud-est de Chalcis (ROUSSET 2011, p.127-129), où de tels aménagements troglodytes, associés ou non à un bâtiment en surface ou à une tente, sont caractéristiques des sites de nomades éleveurs. Je vois aujourd'hui plusieurs problèmes soulevés par cette interprétation. D'une part, Chalcis est située en dehors de la zone réservée au nomadisme à l'époque byzantine (GEYER et ROUSSET 2001 ; GEYER, ROUSSET et BESANÇON à paraître). D'autre part, la présence d'éleveurs et de leurs animaux est généralement associée à celle de citernes ; or nous n'en avons repéré qu'une seule sur le sommet, de petite taille. La cavité, en dehors des zones les plus arides, est généralement associée à un bâtiment or ici, nous n'en avons pas. Enfin, la présence de croix sur une entrée de cavité est généralement associée à un contexte funéraire. L'hypothèse que je privilégie maintenant est celle d'un groupe d'ermites vivant dans ces « grottes » liées à un monastère qui se trouverait sur la montagne. Ce type d'établissement est connu, par exemple, dans la région de Jérusalem, avec des monastères aux cellules dispersées le long des oueds (PATRICH 1994). À Qinnasrin, l'édifice religieux et les pièces de stockage pourraient s'être trouvés à l'emplacement de l'actuelle antenne de télécommunication ou de l'un des bâtiments révélés par la prospection géophysique au sommet du Jabal al-'Is¹². L'attestation de la présence de moines vivant dans des grottes dans le « désert de Chalcis », dès la fin du IV^e s., et de plusieurs monastères à Chalcis même (cf. plus haut) étaye cette nouvelle hypothèse. S'il s'agissait bien là d'un monastère, il pourrait être représentatif de la période du développement du cénobitisme en Syrie.

Morphologie de Qinnasrin au début de l'époque islamique

L'occupation de Qinnasrin au début de l'époque islamique semble se concentrer à l'intérieur des remparts, avec un abandon de la plupart des zones à l'ouest et au sud du tell et dans la partie la plus septentrionale du secteur nord (Fig. 2d). Rien ne nous renseigne, pour l'instant, sur la nature de l'occupation du début de l'époque islamique sur l'ancienne acropole.

Dans le secteur nord, l'activité liée à l'exploitation de la soude végétale s'est poursuivie. Une grande et large tranchée à profil évasé (plus de 5 m de largeur au sommet pour 15,50 m de longueur dégagée) a été fouillée dans le secteur A (ROUSSET *et al.* 2011, fig. 10-11). Remplie de cendres, elle contenait du matériel

12. Les constructions de ce genre, dans les Marges arides, sont des bâtiments rectangulaires de 25 m à 45 m de côté, sans abside.

du début de l'époque islamique, notamment un sceau en cornaline portant le nom «Sulayman b. 'Abd Allah», en graphie coufique anguleuse archaïque, au verso d'une intaille romaine ornée d'une Victoire écrivant sur un bouclier. L'utilisation de la cendre dans la fabrication des verres a été mise en évidence par les études de composition des verres omeyyades et abbassides d'al-Hadir (GRATUZE et FOY 2012). Une industrie de ce type pourrait avoir existé à Qinnasrin.

Dans le même temps, une occupation de type résidentiel a existé dans le secteur nord-est. Le sondage B a été installé dans le secteur P20, sur lequel des éléments indiquant un édifice d'une certaine richesse avaient été observés (carreaux de pavage en calcaire et basalte, tesselles de mosaïque, placage de marbre). La fouille conduite en 2009 et 2010 a permis de dégager plusieurs petites pièces d'un bain orné de mosaïques et de placages de marbre, ainsi qu'une baignoire semi-circulaire (ROUSSET et ROCHETTE à paraître). L'ensemble a été perturbé par diverses destructions (nécropole, fosses pour la récupération de matériaux de construction, excavations récentes au bulldozer), mais les niveaux en place montrent une dernière occupation du bain au IX^e s. Il pourrait s'agir plutôt d'un bain privé, associé à une grande résidence hors les murs.

Sur le sommet de la montagne qui domine la ville de plus d'une centaine de mètres, les travaux de prospection ont conduit à la découverte d'une forteresse dont les vestiges sont difficilement perceptibles (*Fig. 8*), ce qui explique que personne n'avait remarqué cette construction depuis Richard Pococke (cf. plus haut). Il s'agit d'une découverte exceptionnelle (ROUSSET 2013, ROUSSET à paraître a et b). Les murs ont fait l'objet d'un prélèvement systématique des pierres taillées, sans doute au Moyen-Âge, pour recycler ces matériaux de construction. Ils ne



Fig. 8 – La forteresse sur le Jabal al-'Is. Prospection géomagnétique et plan général (Y. Bière, M.-O. Rousset).



Fig. 9– Le mur du rempart de la forteresse, dégagé dans le sondage C (cliché V. Vezzoli).

sont visibles que par leur remplissage qui a été laissé sur place : gravier blanc extrait localement, qui forme des buttes longilignes ceignant le tiers supérieur du massif. La surface enclose est irrégulière et mesure environ 900 x 700 m. Certaines parties sont construites en brique crue (P409 et côté sud) et pourraient reposer sur une fortification préexistante, de l'âge du Bronze moyen, tandis que d'autres, comme dans le sondage C, sont construites avec des murs à double parement, en pierre taillée ou moellons de calcaire, d'1 m de largeur, retenant le remplissage en gravier (*Fig. 9*). Dans l'angle où a été implanté le sondage C, l'intérieur du mur était conservé sur 5,70 m de hauteur pour au moins 5,50 m de largeur. La pierre taillée provient de la surface de la montagne et le gravier a été extrait de quatre grandes carrières en chambre, dans l'angle nord-est de la forteresse (*Fig. 10*). Trois ouvrages subsistent sous la forme d'un gros monticule de gravier qui jouxte la fosse d'extraction : au nord-ouest, au sud-est et au sud-ouest. Ce dernier est surmonté d'un mausolée dont on reparlera plus loin. L'accès à la forteresse s'effectuait par l'oued au sud-est. D'après la chronologie relative, la céramique et la technique de construction (taille de la pierre et mise en œuvre), l'édification de cette fortification peut être située entre la fin du VI^e et le IX^e siècle. Sur le replat sommital, la prospection géophysique a mis en évidence une dizaine de bâtiments, dont le plus imposant, au centre et sur le point culminant de la fortification, mesure 80 m de côté. Si certains d'entre eux sont attribuables à l'âge du Bronze par la céramique observée dans des trous de pillards, d'autres en revanche pourraient



Fig. 10– Coupe ouest dans la carrière moderne au nord-est de la montagne.
On distingue une tombe en cloche de l'âge du Bronze (en haut) et une carrière
en chambre en dessous (cliché M.-O. Rousset).

être contemporains de la fortification islamique. Notre hypothèse est que cette forteresse a été construite rapidement, en limitant le transport des matériaux et en cherchant à donner une impression de grande puissance. Elle pourrait avoir été édifiée, au plus tôt, au moment du traité de Chalcis entre les Byzantins et les Musulmans, en 637, dans le but de protéger les troupes cantonnées au-dessus de la ville byzantine et pour intimider les Byzantins en attendant la prise effective de l'agglomération. Elle pourrait également appartenir au mouvement de refortification des zones de marches au contact des Byzantins, soit aux environs du milieu du VIII^e s. Elle pourrait avoir été abandonnée en même temps que la ville, vers le milieu du X^e s., au moment où Sayf al-Dawla pourchassait les tribus bédouines de la steppe environnante ou à la fin du X^e s.– début du XI^e s., lorsque la ville fut détruite par les Byzantins (EDDÉ 1984, p.27).

L'implantation médiévale

L'occupation des XI^e - début XII^e s. est essentiellement localisée sur le tell (P2 à P4), ainsi que sur un gros dépotoir en contrebas, à quelque distance de la porte (P5. ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010, p.293). Il pourrait y avoir eu un village fortifié, à l'intérieur de la fortification préexistante. Les murs relevés par Jean Lauffray (*Fig.3*) et une grande partie de ceux qui apparaissent sur la carte géomagnétique (*Fig.4*) correspondent à cette installation, assez dense. Il y avait peut-être également des installations temporaires, au pied est du tell mais à l'intérieur des remparts byzantins. À environ 500 m au nord du tell, une nécropole, dont une partie a été dégagée lors du réaménagement de la route moderne, a livré des inscriptions contemporaines de l'occupation du tell, qui ont été remployées sur des tombes récentes (IMBERT à paraître). Rien ne permet de dire si l'établissement de l'époque seljoukide s'étendait jusque-là car l'espace entre le tell et cet endroit est totalement construit et n'a pu faire l'objet de ramassage de céramique. D'autres inscriptions funéraires ont été retrouvées plus au nord, dans les champs en P22 et P34 (ROUSSET et AL-YOUSSEF 2010, fig. 6, p.282), et une petite nécropole a été fouillée dans le secteur B (ROUSSET et ROCHETTE à paraître). L'image qui se dégage des textes relatifs à cette époque est que le site avait encore un intérêt stratégique, puisqu'il est mentionné à propos de la dispute pour le pouvoir sur la région d'Alep entre les chefs seljoukides et au début des Croisades. Selon Ibn Shaddad, Sulayman b. Qutlumush reconstruisit Qinnasrin et s'y retrancha en 479/1086, mais fut tué la même année par Taj al-Dawla Tutush, gouverneur de Syrie centrale et du Sud, qui aurait détruit la ville par la même occasion (EDDÉ 1984, p.27). Le lieu servit de base arrière dans la lutte contre les Francs : l'armée seljoukide sous les ordres d'Ilghazi vint s'y installer lors de sa campagne de 1119, une bataille est signalée là entre Francs et musulmans en 1132-1133, en 1135 Bertrand de Tripoli attaque en vain la ville. Le géographe Al-Idrisi rapporte, vers 1154, que la ville possédait une forteresse ainsi qu'un souq et des artisans. Comme il n'a pas visité lui-même la région, on peut penser que cette description vient d'une information transmise par ses prédécesseurs et qu'elle s'applique à une période antérieure car l'archéologie montre que l'agglomération sédentaire était plus restreinte. Pour les XI^e-début XII^e s., même en supposant que le quartier au nord du tell était construit¹³, la part du terrain occupée par des nécropoles par rapport aux espaces bâtis semble anormalement vaste. Ceci tendrait à confirmer l'utilisation du secteur comme lieu de campement militaire et également d'inhumation des morts au combat ou peu après.

À l'époque ayyoubide (milieu XII^e-milieu XIII^e s.), la présence humaine à Qinnasrin semble liée à l'élevage, itinérant ou non. Quelques maisons pourraient avoir été construites vers le rempart nord de la ville, autour de cavités sous roche.

13. Ce qui est fort peu probable. En effet, Nasir-i-Khusraw mentionne qu'au milieu du XI^e siècle, la ville n'était plus qu'un « pauvre village » (SCHEFER 1881, p.34).

Ce type de construction témoigne d'une occupation à caractère rural, plutôt tournée vers l'élevage ; il a été observé lors de l'étude des modes de peuplement dans le secteur des Marges arides, au sud-est de Qinnasrin (GEYER, ROUSSET et BESANÇON à paraître) : un même bâtiment associe logements des hommes (généralement des pièces autour d'une cour) et abris pour les animaux (les cavités souterraines, accessibles à partir de la cour). Il n'est pas exclu qu'il s'agisse là de réoccupation de structures antérieures. Des tessons de céramique de cette époque ont également été retrouvés autour de certaines des cavités sous roche du sommet de la montagne, qui auraient elles-aussi été réoccupées (P44, P45). L'abondance des céramiques ayyoubides dans les secteurs P35 P39, P40 et P403 pourrait également indiquer une zone de dépotoirs associée à la présence temporaire et récurrente de tentes sur le replat P403, à l'image de ce que l'on observe actuellement. La mention par Yaqut d'un petit troupeau soumis à la dîme confirme l'orientation pastorale du site (GAUDEFRY-DEMOMBYNES 1923, p.30). Les témoignages des textes et du terrain montrent qu'une autre partie de l'activité économique de cette époque était liée à la récupération de matériaux de construction. C'est ce que montrent les fouilles d'al-Hadir et des secteurs B (P20) et C à al-'Is, où les murs ont été prélevés (ROUSSET 2012, p.66-67 ; ROUSSET 2013 ; ROUSSET et ROCHETTE à paraître ; ROUSSET à paraître a). Enfin l'occupation de la colline du Nabi 'Is (P54, P41) est attestée à la fois par l'archéologie et les textes, qui montrent une activité de pèlerinage autour du mausolée de Salih (*RCEA* n° 3198, p.288 : texte de construction daté de 1155 ; SOURDEL 1957, p.13-14). Le petit bâtiment, au sommet d'une butte artificielle qui domine les environs, servait aussi probablement de repère dans le paysage (*Fig.11*).

L'occupation d'époque mamelouke n'a été mise en évidence qu'en de rares secteurs. Sur trois d'entre eux (P16, P40 et P42), elle correspond à des traces de bâtiments carrés ou rectangulaires isolés. P16 est situé à la lisière est du site, sur une piste dont le prolongement rejoint l'axe de circulation sud-ouest, en direction d'Apamée (voir plus haut). Des arases de murs en pierre calcaire taillée (des remplois ?) dessinent un plan rectangulaire de 35 m x 70 m, avec des pièces organisées autour d'une cour¹⁴. La céramique ramassée montre plusieurs périodes d'occupation : âge du Bronze, époques romaine, byzantine et mamelouke. P42 est situé au-delà de la limite nord-est du site, et forme une petite éminence de 125 m x 150 m, au pied de la montagne et proche de la rivière. La céramique est majoritairement de l'âge du Bronze, byzantine et mamelouke. P40 correspond à un petit bâtiment carré de 20 m de côté, avec des pièces autour d'une cour (céramique ayyoubide et mamelouke). Ces bâtiments isolés sont tous disposés sur des axes de circulation et pourraient être liés au commerce caravanier. Ils auraient ainsi maintenu la mémoire de cette activité dans le quartier nord (cf. plus haut). En effet, la position de Qinnasrin sur les itinéraires Alep/ Damas par la steppe et Antioche/

14. Il s'agit peut-être là du bâtiment signalé par Pococke à l'extérieur et au nord-est de la ville (cf. plus haut).



Fig. 11 – Le mausolée «Nabi 'Is» sur la montagne, vu de l'est (cliché M.-O.Rousset).

Euphrate est attestée depuis l'époque hellénistique. À l'époque médiévale, quelques mentions de l'endroit se réfèrent à cet aspect : au début du XIII^e s., Yaqut n'y a trouvé qu'«un caravansérail où les caravanes font halte, avec un collecteur de la dîme pour le compte du sultan» (GAUDEFROY-DEMOMBYNES 1923, p. 30). L'un des bâtiments repérés en prospection correspond peut-être à ce caravansérail.

Conclusion

Les travaux archéologiques à Chalcis/ Qinnasrin/ al-'Is et la confrontation des résultats du terrain et des textes anciens ont permis d'esquisser, pour chaque grande période de son histoire, une première image de l'étendue et de la nature de l'agglomération. L'évolution de la ville est étroitement liée à celle de la région qu'elle administre et qui correspond à une partie de la zone des marges arides, connue par des prospections (GEYER et ROUSSET 2011 ; RIVOAL 2010 et 2011).

Au point de contact entre nomades et sédentaires, l'agglomération est l'un des jalons du commerce caravanier. Là, les ressources et les matières premières issues de la steppe sont rassemblées et parfois transformées avant d'être expédiées vers les grandes métropoles comme Antioche ou Alep. C'est le cas de l'exploitation de la soude végétale (dans l'industrie du savon ou du verre primaire). Les céréales, les fruits (raisin), l'huile d'olive, les fromages, laine et viande issus de l'élevage

provenaient de ses riches terres agricoles et terrains de parcours. À cette vocation économique s'ajoute, durant l'Antiquité tardive, une dimension culturelle et spirituelle, avec le développement d'ermitages et de monastères. Cependant, la principale raison d'être de Chalcis Qinnasrin, entre la fin de l'époque hellénistique et la période des Croisades, est son rôle militaire de ville de garnison, comme avant-poste face à la steppe jusqu'à l'Antiquité tardive, puis comme base arrière de l'islam face aux Byzantins puis aux croisés, après la conquête.

La prospection confirme les rares mentions textuelles : à la forteresse hellénistique succède une installation urbaine planifiée selon un maillage orthogonal, mais qui ne sera jamais totalement bâtie. En revanche, si les remparts reconstruits au milieu du VI^e s. enserrant une surface réduite de moitié, des faubourgs extérieurs se développent et la ville atteint alors son extension maximale. Les nouveaux maîtres de la ville, au début de l'époque islamique, installent le siège de leur pouvoir militaire sur une position fortifiée en haut de la montagne dominant l'agglomération, qui se replie vers le nord-est. La totalité de la ville est abandonnée vers le milieu du X^e s. et seul son tell fortifié est encore habité jusqu'au XII^e s. À l'époque ayyoubide, Qinnasrin est supplantée par Alep ; elle n'est plus alors qu'une étape sur les routes et un lieu de campement pour les nomades.

Marie-Odile ROUSSET
CNRS GREMMO

Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée

Bibliographie

- ACHARD C. 2000, *Hâdir/Qinnasrîn. Premiers résultats de la campagne de prospection. Étude du matériel céramique*, mémoire de maîtrise non publié, université Paris 4.
- ALIQOT J. 1999-2003, « Les Ituréens et la présence arabe au Liban du II^e siècle a.C. au IV^e siècle p.C. », *MUSJ* 56, p. 161-290.
- ALIQOT J. 2009, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, BAH 189, Beyrouth.
- ALIQOT J. 2010, « Au pays des bétyles : l'excursion du philosophe Damascius à Émèse et à Héliopolis du Liban », *CCG* 21, p. 305-328.
- ALIQOT J. à paraître, « Flavia Chalcis », in M.-O. ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- AL-MAQDISSI M. à paraître, « Deux sceaux-cylindres de l'âge du Bronze », in M.-O. ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- BESSAC J.-C. à paraître, « Expertise des carrières antiques », in M.-O. ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- BIÈRE Y. et M.-O. ROUSSET 2009, « Magnetic survey on the tell of Qinnasrin (Syria) », *ArchéoSciences* 33 (suppl.), p. 205-207.

- BOVAGNE M. à paraître, «Les objets retrouvés en prospection», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- BOVAGNE M. et M.ROCHETTE à paraître a, «Les tombes rupestres antiques: l'exemple du tombeau P407», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- BOVAGNE M. et M.ROCHETTE à paraître b, «Sondage sur le rempart est», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- BOWERSOCK G.W. 2000, «The Syriac Life of Rabbula and Syrian Hellenism», in T.HÄGG et P.ROUSSEAU (éds), *Greek Biography and Panegyrics in Late Antiquity*, Berkeley, p.255-271.
- BOWERSOCK G.W. 2002, «Chalcis ad Belum and Anasartha in Byzantine Syria», *Travaux et Mémoires* 14, p.47-55.
- COHEN G.M. 2006, *The Hellenistic Settlements in Syria, the Red Sea Basin, and North Africa*, University of California Press, Berkeley.
- EDDÉ A.-M. 1984, *'Izz al-Din Ibn Shaddad, Description de la Syrie du Nord*, Damas.
- ÉLAIGNE S. à paraître, «La céramique fine hellénistico-romaine», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- ÉLISSÉEFF N. 1986, «Kinnasrīn», *Encyclopédie de l'Islam*², V, p.126-128.
- FEISSEL D. 2009, «Construction des remparts de Chalcis sous Justinien», in J.-B.YON et P.-L. GATIER (éds), *Choix d'inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Beyrouth, p.85-86.
- FOURDRIN J.-P. et D.FEISSEL 1994, «Une porte urbaine construite à Chalcis de Syrie par Isidore de Milet Le Jeune (550-551)», *Travaux et Mémoires* 12, p.299-307.
- GATIER P.-L. 1995, «Un moine sur la frontière, Alexandre l'Acémète en Syrie», in A.ROUSSELLE (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris, p.435-457.
- GATIER P.-L. 2001, «“Grande” ou “Petite Syrie seconde”? Pour une géographie historique de la Syrie intérieure proto-byzantine», in B. GEYER (éd.), *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, TMO 36, Lyon, p.91-109.
- GATIER P.-L. à paraître, «Les inscriptions en grec», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES M. 1923, *La Syrie à l'époque des mamelouks d'après les auteurs arabes*, BAH 1, Paris.
- GEYER B. et M.-O. ROUSSET 2001, «Les steppes arides de la Syrie du Nord à l'époque byzantine ou "la ruée vers l'est"», in B. GEYER (éd.), *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, TMO 36, Lyon, p.111-121.

- GEYER B. et M.-O.ROUSSET 2011, «Déterminants géoarchéologiques du peuplement rural dans les Marges arides de Syrie du Nord aux VII^e-IX^e siècles», in A.BORRUT, M.DEBIÉ, A.PAPAConstantinou, D.PIERI et J.-P.SODINI (éds), *Le Proche-Orient de Justinien aux Abbassides, Peuplement et dynamiques spatiales*, Bibliothèque de l'Antiquité Tardive 19, Turnhout, p.77-92 et p.369-374.
- GEYER B., M.-O.ROUSSET et J.BESANÇON à paraître, «Les citernes pluviales des steppes syriennes, éléments de la conquête d'une marge aride», in M.-O.ROUSSET, B.GEYER et P.-L.GATIER (éds), *Les Marges arides du Croissant fertile*, TMO, Conquête de la steppe IV, Lyon.
- GRATUZE B. et D.FOY 2012, «La composition des verres islamiques d'al-Hadir», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Al-Hadir. Étude archéologique d'un hameau de Qinnasrin (Syrie du Nord, VII^e-XII^e siècles)*, Qinnasrin I, TMO 59, Lyon, p.139-149.
- HONIGMANN E. 1927, «Kinnasrīn», *Encyclopédie de l'Islam* 1, p.1080-1081.
- HOUGHTON A., LORBER C. et HOOVER O. 2008, *Seleucid Coins. A Comprehensive Catalogue II. Seleucus IV through Antiochus XIII*, New York, Lancaster et Londres.
- IGLS 2 = L. JALABERT, R. MOUTERDE, *Chalcidique et Antiochène*, Paris, 1939.
- IMBERT Fr. à paraître, «Les inscriptions en arabe», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av - XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- JANIN R. 1953, «Chalcis», *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t.12, p.279-280.
- JAUBERT R., M.AL-DBIYAT et F.DEBAINÉ 2006, «Transformation des régions cultivées, différenciation des exploitations et extension de l'irrigation», in R.JAUBERT et B.GEYER (éds), *Les marges arides du Croissant fertile. Peuplements, exploitation et contrôle des ressources en Syrie du Nord*, TMO 43, Lyon, p.167-187.
- KEPINSKI Chr. à paraître, «La céramique de l'âge du Bronze», in M.-O.ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av - XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- LASSUS J. 1947, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, BAH 47, Paris.
- LERICHE P. 2000, «Le phénomène urbain dans la Syrie hellénistique», in J.-C.DAVID et M.AL-DBIYAT, *La ville en Syrie : héritages et mutations*, BEO 52, p.99-125.
- MONCEAUX P. et BROSSÉ L. 1925, «Chalcis ad Belum. Notes sur l'histoire et les ruines de la ville», *Syria* 6, p.339-350.
- MOUTERDE R. et POIDEBARD A. 1945, *Le Limes de Chalcis, Organisation de la steppe en haute Syrie romaine*, BAH 38, Paris.
- PATRICH J. 1994, *Sabas, Leader of Palestinian Monasticism: a Comparative Study in Eastern Monasticism, Fourth to Seventh Centuries*, *Dumbarton Oaks Studies* 32, Washington.
- PHENIX R.P. 2008, *The sermons on Joseph of Balai of Qenneshrin*, *Studien und Texte zur Antike und Christentum* 50, Tübingen.
- POCOCKE R. 1745, *A Description of the East and Some other Countries. Vol. II. Part I, Observations on Palaestine or the Holy Land, Syria, Mesopotamia, Cyprus, and Candia*, Londres.

- RIVOAL M. 2010, «Le peuplement byzantin des massifs basaltiques de la Syrie centrale: modalités d'occupation du sol et stratégies de mise en valeur», in P.-L. GATIER, B. GEYER et M.-O. ROUSSET (éds), *Entre nomades et sédentaires. Prospections en Syrie du Nord et en Jordanie du Sud*, TMO 55, Conquête de la steppe 3, Maison de l'Orient, Lyon, p. 209-240.
- RIVOAL M. 2011, «Entre steppe et plateaux basaltiques: l'occupation de la Syrie centrale à la période byzantine», *Syria* 88, p. 111-121.
- ROUSSET M.-O. 2008, «Hadir, Hadir-Qinnasrin, Qinnasrin, que sait-on de la capitale de la Syrie du Nord au début de l'Islam?», in K. BARTL et A. MOAZ (éds.), *Residences, Castles, Settlements. Transformation Processes from Late Antiquity to Early Islam in Bilad al-Sham*, *Orient Archäologie* 23, Damas, p. 355-374.
- ROUSSET M.-O. 2011, «Le peuplement de la steppe de Syrie du Nord entre le I^{er} s. av. et le IV^e s. apr. J.-C.», *Syria* 88, p. 123-139.
- ROUSSET M.-O. (dir.) 2012a, *Al-Hadir. Étude archéologique d'un hameau de Qinnasrin (Syrie du Nord, VII^e-XIV^e siècles)*, Qinnasrin I, TMO 59, Lyon.
- ROUSSET M.-O. 2012b, «Chalcis/Qinnasrin: from Hellenistic city to the *jund* capital of North Syria», in R. MATTHEWS, J. CURTIS et al. (éds), *7ICAANE. Proceedings of the 7th International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East, London, Volume 2*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, p. 551-567.
- ROUSSET M.-O. 2013, «Traces of the Banu Salih in the Syrian steppe? The Fortresses of Qinnasrin and Abu al-Khanadiq», *Levant* 45, p. 69-95.
- ROUSSET M.-O. et AL-YOUSSEF A. 2010, «Travaux de la mission syro-française de Qinnasrin en 2008», *Chronique archéologique en Syrie IV, 2008*, Damas, p. 275-295.
- ROUSSET M.-O., A. MOHAMMED, Y. BIÈRE, M.-C. BOSERT, M. BOVAGNE, Chr. KEPINSKI, A. OTHMAN, M. ROCHETTE 2011, «Travaux de la mission syro-française de Qinnasrin en 2009», *Chronique archéologique en Syrie V (2009)*, Damas, p. 207-218.
- ROUSSET M.-O., Y. KANJO, J.-Cl. BESSAC, Y. BIÈRE, M.-C. BOSERT, M. BOVAGNE, S. ÉLAINNE, M. ROCHETTE, V. VEZZOLI 2012, «Travaux de la mission syro-française de Qinnasrin en 2010», *Chronique archéologique en Syrie VI (2010)*, Damas, p. 271-283.
- ROUSSET M.-O. à paraître a, «Deux exemples inédits de sites fortifiés au début de l'époque islamique au Bilād al-Šām: Qinnasrīn et Abū al-Ḥanādiq», in M. EYCHENNE, S. PRADINES et A. ZOUACHE (éds), *Historiographie de la guerre dans le Proche-Orient médiéval*, Ifao, Le Caire.
- ROUSSET M.-O. (dir.) à paraître b, *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, I^{er} s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.
- ROUSSET M.-O., M. ROCHETTE à paraître, «Des bains à Qinnasrin / al-'Is (Syrie): premier rapport préliminaire», in M.-Fr. BOUSSAC, S. DENOIX, Th. FOURNET, B. REDON (éds), *Le bain collectif en Orient, Actes du colloque Balnéorient, Damas 2009*, IFAO, Le Caire.
- SAUVAGET J. 1934, «Le plan de Laodicée-sur-mer», *Bulletin d'Études Orientales* 4, p. 81-114.
- SCHEFER C. 1881, *Nasir-i Khusraw, Sefer nameh: relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Égypte, en Arabie et en Perse, pendant les années de l'hégire 437-444 (1035-1042)*, Paris.
- SCHMITT G. 1982, «Zum Königreich Chalkis», *ZDPV* 98, p. 110-124.

- SEYRIG H. 1934, «Bas-reliefs monumentaux du temple de Bêl à Palmyre», *Syria* 15, p. 155-186.
- SEYRIG H. 1970, «Antiquités syriennes 89: Les dieux armés et les Arabes en Syrie», *Syria* 47, p. 77-100.
- SOURDEL J. 1957, *Al-Harawī, Guide des lieux de pèlerinage*, Damas.
- TADMOR H. 2007, *The inscriptions of Tiglath-Pileser III, King of Assyria*, Jerusalem.
- TATE G. 1992a, *Les campagnes de la Syrie du Nord du IV^e au VII^e s.*, BAH 133, Paris.
- TATE G. 1992b, «Frontière et peuplement en Syrie du nord et en haute Mésopotamie entre le IV^e et le XI^e siècle», in J.-M. POISSON (éd.), *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen-Age*, Rome-Madrid, p. 151-159.
- TATE G. 1996, «Le problème de la défense et du peuplement de la steppe et du désert, dans le nord de la Syrie, entre la chute de Palmyre et le règne de Justinien», *AAAS* 42, p. 331-337.
- TCHALENKO G. 1953-1958, *Villages antiques de Syrie du Nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine*, BAH 50, Paris.
- VON OPPENHEIM M. 1901, «Bericht über eine im Jahr 1899 ausgeführte Forschungsreise in der Asiatischen Türkei», *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* 36, p. 69-99.
- WILL E. 1989, «Les villes de la Syrie à l'époque hellénistique et romaine», in J.-M. DENTZER et W. ORTHMANN (éds), *Archéologie et histoire de la Syrie II. La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, Sarrebruck, p. 223-250.
- YON J.-B. à paraître, «Une inscription syriaque à Chalcis», in M.-O. ROUSSET (dir.), *Chalcis/ Qinnasrin. Évolution du site d'après les prospections (Âge du Bronze Moyen, IV^e s. av – XIV^e s. apr. J.-C.)*, Qinnasrin II, TMO, Lyon.